This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

H
428
98.3

H428.98.3

Harvard College Library

THE GIFT OF

FREDERICK ATHERN LANE,

OF NEW YORK, N. Y.

(Class of 1849.)

1 Aug. 1895.

QU'EST-CE QUE

LE

MOYEN AGE

DISCOURS PRONONCÉ A FRIBOURG

AU CONGRÈS SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL DES CATHOLIQUES

LE 19 AOUT 1897

PAR

[illegible]

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, Rue Treurenberg, 16

1898

QU'EST-CE QUE LE MOYEN AGE

médiaire, e'est justement parce qu'entre la première et la seconde période de cette civilisation païenne, il a fait régner l'idéal chrétien, celui de la mortification et de la pauvreté. Mais l'antiquité sort du tombeau; elle reprend possession du monde, elle clôt la parenthèse ouverte par le moyen âge et elle rouvre l'ère des grands progrès de l'humanité. Le christianisme n'a été qu'une éclipse; voici qu'elle a pris fin, et que les hommes réapprennent le chemin des libres recherches scientifiques et des vastes jouissances esthétiques. La Renaissance a mis virtuellement fin au christianisme. Civilisation, paganisme et Renaissance sont synonymes, de même que sont synonymes barbarie, christianisme et moyen âge.

On le voit : la définition du moyen âge, telle que nous nous contentons de l'enregistrer sans contrôle, est une définition à double fond; elle a une portée plus considérable qu'il ne paraîtrait à première vue.

Je ne dis pas qu'elle signifie tout cela dans l'esprit de tous ceux qui l'emploient, ni que le mot seul évoque, chaque fois qu'il est prononcé, les diverses idées sans le cortège desquelles il n'aurait pas de sens. Non : le plus souvent, les termes que nous employons ne sont pour nous que des formules convention-

nelles dont nous n'approfondissons pas la signification et qui disent souvent tout le contraire de leur étymologie.

Cela ne veut pas dire qu'en l'espèce le mot soit resté sans influence sur l'idée. Celui dont il s'agit présente ou semble présenter un sens manifeste, et ce sens ne peut être formulé avec netteté que grâce à l'opposition qu'on fait en esprit entre le moyen âge et les deux mondes qu'il sépare. Il a fallu de toute nécessité se persuader de la barbarie d'une société qu'on ne peut définir sans l'opposer aux deux seules civilisations connues. Il a été inévitable qu'on fût porté à la croire tout entière grossière, barbare, ignare, inintelligente, malpropre, dupe de prêtres astucieux et dupe de ses propres préjugés, subissant toutes les violences ou les commettant, incapable d'esprit public, incapable de s'élever aux grandes idées de patrie, de progrès, de justice sociale et de vie intellectuelle.

De là cette innombrable quantité de sombres légendes qui, pour les hommes des siècles antérieurs et pour un grand nombre de ceux du nôtre, constituent tout ce qu'ils savent de l'histoire du moyen âge. Imaginons-nous l'idée que se faisait de cette époque un encyclopédiste d'il y a cent ans, ou celle qu'en garde encore aujourd'hui tel ou tel

voltairien attardé. Se peut-il un tableau plus triste, plus répugnant, plus odieux ?

Voyons plutôt.

Le règne du christianisme commence par l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, qui détruit le patrimoine intellectuel de l'humanité; il se clôt par les bûchers de l'Inquisition, qui brûle ceux qui travaillent à le reconstituer.

Entre ces deux embrasements, dans le demi-jour sinistre qu'ils rougissent de leurs flammes et qu'ils voilent de leur fumée, nous découvrons la succession des lugubres tableaux qui valent au moyen âge le mépris de tous les amis de l'humanité.

Quel spectacle!

Un concile délibère gravement sur le point de savoir si les femmes ont une âme, et une femme, sans doute pour venger son sexe et pour mystifier un épiscopat peu galant, parvient à escalader le siège de saint Pierre.

C'est au moment même où elle vient de donner un pareil scandale, que la papauté travaille avec le plus d'ardeur à la fabrication de faux titres. Après avoir, au VIIIe siècle, fabriqué de toutes pièces la fausse donation de Constantin (1), elle invente, au IXe, le

(1) V. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. I, p. 305 : « Tan

recueil des fausses Décrétales, qui affermissent son autorité sur le mensonge.

L'Église, complice des grands, asservit et abrutit les peuples : elle laisse, sans protester, s'exercer pendant des siècles cet infâme *droit du seigneur* qu'on ose à peine nommer dans une société honnête, elle ne s'indigne même pas lorsqu'au retour de la chasse, les seigneurs font ouvrir le ventre de leurs manants pour y prendre un bain de pieds chaud (1).

Plongées dans une morne stupeur, les populations qu'on traite de la sorte n'ont plus qu'une seule espérance, et c'est *l'effroyable espérance du jugement dernier* (2) : elles comptent sur la fin du monde pour l'an 1000, et elles sont tout étonnées que le premier jour de cette année fatidique trouve encore le monde debout.

Jouets inconscients d'un clergé cupide et fanatique, elles se laissent entraîner par lui, pendant des générations, aux boucheries loin-

---

dis que la papauté se débat péniblement au milieu des difficultés que lui crée sa souveraineté temporelle, elle en fabrique les titres: ayant le fait, elle veut procurer le droit. »

(1) Girault de Saint-Fargeau, *Dictionnaire géographique, historique, etc.. de toutes les communes de France.* Paris, 1848, t. II, p. 656. Ouvrage « publié avec les encouragements du ministre de l'intérieur et du ministre de l'instruction publique. »

(2) Michelet, *Histoire de France*, t. II, p, 135.

taines de l'Orient, d'où elles ne rapportent que la lèpre pour tout prix de leurs exploits(1). Mais ce terrible fléau est impuissant à leur enseigner la propreté; nos ancêtres croupissent dans une répugnante saleté tant que dure ce malheureux moyen âge, car, c'est Michelet qui le dit, pas de bain pendant mille ans (2)!

Avec cela, aucune des consolations que la vie intellectuelle garde en réserve pour ceux qui y participent. Pas de science et pas d'écoles, l'Église ayant intérêt à entretenir l'ignorance. Pas d'effort de la pensée et pas de philosophie : toute activité spontanée de l'esprit passe pour un péché contre la foi. Pas d'art, sinon des monuments qui, paraît-il, nous viennent des Arabes, et dont on n'a pu exprimer la barbarie qu'en inventant pour les qualifier l'épithète de gothique, qui est

---

(1) « Les chrétiens, après avoir élevé de nouveaux royaumes de courte durée, dépeuplé le monde, ravagé la terre, commis tant de crimes, de grandes et d'infâmes actions, ne rapportèrent enfin que la lèpre pour fruit de leurs entreprises. » *Dictionnaire encyclopédique*, s. v. lèpre.

(2) Michelet, *La Sorcière*, p. 116. « Cette société subtile et raffinée, qui immole le mariage et ne semble animée que de la poésie de l'adultère, elle garde sur ce point un singulier scrupule. Elle craint toute purification comme une souillure. Nul bain pendant mille ans ! Soyez sûr que pas un de ces chevaliers, de ces belles si éthérées, les Parceval, les Tristan, les Iseult ne se lavaient jamais. » *(sic)* !

synonyme de barbare (1)! Pas de poésie : c'est Boileau qui le redit encore aujourd'hui aux rhétoriciens qui ont le bonheur de faire leurs études littéraires sous ses auspices. La poésie a dû attendre, pour naître, que Villon *débrouillât l'art confus de nos vieux romanciers*, et le théâtre était *chez nos dévots aïeux un plaisir ignoré*... Enfin Malherbe vint! Et ce n'est pas seulement Malherbe, c'est Érasme, c'est Luther, ce sont les humanistes et les réformateurs qui doivent venir pour faire rentrer nos ancêtres dans les voies traditionnelles de la civilisation.

Tel est le moyen âge de la légende. Sans doute, beaucoup de bons esprits ont rompu

---

(1) « *A*. Connaissez-vous l'architecture de nos vieilles églises qu'on nomme gothique?

B. Oui, je la connais, on la trouve partout.

A. N'avez-vous point remarqué ces roses, ces points, ces petits ornements coupés et sans dessin suivi, enfin tous ces colifichets dont elle est pleine? Voilà en architecture ce que les antithèses et les autres jeux de mots sont dans l'éloquence. L'architecture grecque est bien plus simple : elle n'admet que des ornements majestueux et naturels; on n'y voit rien que de grand, de proportionné, de mis en place. Cette architecture qu'on appelle gothique nous est venue des Arabes. Ces sortes d'eprits étant fort vifs et n'ayant ni règles ni culture, ne pouvaient manquer de se jeter dans de fausses subtilités; de là leur vint ce mauvais goût en toutes choses. Ils ont été sophistes en raisonnement, amateurs de colifichets en architecture, et inventeurs de pointes en poésie et en éloquence. Tout cela est du même génie. » Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence* (*Œuvres de Fénelon*, Didot, 1861, t. II, p. 678).

avec la légende, et les démolitions que des mains catholiques ont entreprises de ces inepties séculaires ont été ratifiées même par les savants qui ne se réclament pas de notre foi. Mais ce ne sont pas des rectifications de détail, même quand le détail est important, qui peuvent réformer les idées fausses qu'on s'est faites sur le moyen âge, tant qu'il sera convenu d'y voir une parenthèse entre deux phases de la civilisation. Puisque l'erreur ne cesse d'être engendrée et conservée par la définition, c'est à la définition que je veux m'attaquer pour montrer jusqu'à quel point elle est elle-même fallacieuse et vaine.

Je remarque d'abord qu'elle est purement verbale, et ne consiste qu'en une puérile tautologie. *Le moyen âge est un âge moyen*, voilà tout ce qu'elle nous apprend, et l'on conviendra que c'est peu. Est-ce bien là cependant ce que le mot signifiait dans la pensée de ceux qui l'ont créé? Pas le moins du monde. Dans son acception primitive, il n'avait nullement le sens que nous lui donnons aujourd'hui, et je dis qu'appliqué à nos dix premiers siècles, c'est un contre-sens et presque une mystification. Voici mes preuves.

L'histoire est une science relativement récente; il n'y a pas longtemps qu'elle est en possession de sa méthode propre et qu'elle

s'est dégagée de la philologie, dans laquelle elle était comprise encore au XVIe siècle. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les historiens, venus après les philologues, leur aient emprunté leur terminologie, et transporté dans le domaine de leurs études des mots qui perdaient leur sens en passant les frontières. Celui qui nous occupe est un bien instructif exemple de l'inconvénient que pouvaient présenter de pareils emprunts.

Les philologues, en étudiant le développement de la langue latine depuis ses origines jusqu'à leur temps, y avaient constaté plusieurs phases et avaient donné un nom à chacune. La première phase était celle du latin classique, pendant laquelle se produisirent les chefs-d'œuvre littéraires, pendant laquelle la langue était parlée par tous les peuples qui participaient de la civilisation romaine. La seconde phase fut celle du latin barbare. Pendant que la civilisation romaine périssait en Occident, elle y avait pour héritiers des peuples germaniques étrangers à son génie et qui, mêlés partout aux populations romaines, apprirent peu à peu le latin, mais en le défigurant de diverses manières selon les pays, si bien qu'il en sortit finalement des langues nouvelles. Enfin, il vint une phase où, ces langues néo-latines, étant définitive-

ment constituées, furent parlées seules par le peuple, pendant que le latin, abandonné aux savants, n'avait désormais plus d'existence que dans les livres et passait à l'état de langue morte.

De ces trois phases, la première, selon l'appréciation commune, s'étendait depuis les origines de l'État romain jusqu'au règne de Constantin le Grand : c'est sous ce prince, en effet, que les barbares commencèrent à entrer en masses compactes dans l'Empire, pour le servir en attendant qu'ils pussent l'asservir. La seconde phase allait jusqu'au règne de Charlemagne : c'est pendant celle-ci que la langue latine, tombée au pouvoir des barbares, devint l'instrument de leur culture et le véhicule de leurs idées générales, jusqu'au jour où naquirent les langues modernes. La troisième phase commença après la mort de Charlemagne : elle vit naître les langues modernes, elle en entendit les premiers bégaiements dans le serment de Strasbourg, elle assista successivement à la naissance de tous les idiomes néo-latins de l'Europe entière.

A chacun de ces trois âges du latin, les philologues avaient donné un nom marquant la place qu'il occupait dans le développement du langage. Le premier s'appela naturelle-

ment le haut âge ou l'âge supérieur, le second fut le moyen âge, le troisième, l'âge inférieur ou infime. Le mot moyen âge, dans son étymologie et dans son acception primitive, ne désigna donc pas autre chose qu'une période de la latinité s'étendant entre le règne de Constantin le Grand et celui de Charlemagne. C'est là le sens qu'avait le mot dans la bouche des humanistes, et c'est ainsi encore que l'entendait Ducange, lorsqu'il donnait à son célèbre dictionnaire le titre de *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*.

Or donc, les historiens, qui ont emprunté le mot moyen âge au vocabulaire des philologues, n'en ont pas modifié d'abord le sens lorsqu'ils en ont transporté l'emploi dans le domaine de l'historiographie. Pour eux aussi, mais sans qu'ils eussent pour cela d'autre raison que l'imitation, le moyen âge historique et politique, ce fut la période de temps comprise entre Constantin le Grand et Charlemagne, et tout le temps postérieur à ce dernier resta compris, selon leur estimation, dans l'*aetas infima*, comme on disait alors, dans l'époque moderne, comme nous disons aujourd'hui.

Mais, au moment où l'histoire calquait ainsi son langage sur celui de la philologie, les humanistes avaient déjà étendu considé-

rablement les limites qu'ils avaient d'abord assignées à leur » moyen âge ». Considérant qu'à partir du XVIe siècle la latinité, régénérée par eux comme ils croyaient, était censément retournée à sa pureté primitive sous leur plume, ils virent dans leur temps le commencement d'une quatrième et nouvelle phase de la latinité, celle de sa renaissance. Quant à la deuxième et à la troisième, qui, l'une et l'autre, avaient marqué une décadence du latin, elles furent désormais confondues en une seule, pour laquelle ils gardèrent le nom de *moyenne*. Et ainsi le moyen âge de la latinité s'étendait depuis le déclin de l'Empire romain sous Constantin le Grand jusqu'à la Renaissance.

Cette fois encore, les historiens emboîtèrent le pas aux philologues. Et de même que ceux-ci considéraient nos dix premiers siècles chrétiens comme intercalaires au point de vue de la latinité — thèse qui peut être soutenue et combattue avec des arguments d'égale valeur — de même les historiens, par un funeste instinct d'adaptation, s'habituèrent à les regarder comme intercalaires au point de de vue de la civilisation. L'échange des vocabulaires produisait l'échange des points de vue, et la confusion des idées jaillissait de la confusion des termes.

Voilà comment le mot moyen âge, avec l'acception qu'il a aujourd'hui, a passé en fraude dans le langage de l'historiographie, sans pouvoir produire un état civil en règle, puisqu'il n'est que le résultat d'une confusion. Encore n'est-ce pas aux historiens, à proprement parler, que revient la responsabilité du malentendu. Les vrais coupables, ce sont les pédagogues. Le besoin de classifier et de faire des catégories est en quelque sorte le trait caractéristique des gens d'école; voilà pourquoi c'est un professeur, Christophe Keller, plus connu sous son nom latinisé de Cellarius, qui a le premier introduit le mot dans le titre d'un de ses manuels scolaires, en 1688 (1). Un autre homme d'école, Loescher, le reprit dans un manuel en langue allemande, publié en 1725 (2), et, depuis lors, il s'est maintenu dans le vocabulaire de l'enseignement en même temps qu'il s'infiltrait peu à peu dans la langue littéraire.

C'est seulement à partir de la seconde

---

(1) Chr. Cellarii, *Historia Medii Ævi, a temporibus Constantini Magni ad Constantinopolim a Turcis captam deducta.* Iena, 1688.

(2) *Die Historie der Mitteleren Zeiten, als ein Licht aus der Finsterniss vorgestellet*, von Val. Ernst Loeschern, Leipzig, 1725.

On peut lire utilement sur cette question de terminologie O. Lorenz, *Die Geschichtswissenschaft in Hauptrichtungen und Aufgaben kritisch eroertert.* Berlin, 1886.

moitié du XVIIIe siècle qu'il eut ses entrées dans cette dernière. Encore faut-il remarquer que les grands écrivains de cette époque, tant en France qu'en Allemagne, ne l'emploient que rarement et non sans hésitation (3), et que l'Académie française a attendu la 6e édition de son dictionnaire, celle de 1835, avant de lui donner droit de cité dans ce répertoire officiel du langage (4).

Les considérations qui précèdent ont, je pense, enlevé son principal support à la définition vulgaire du mot moyen âge.

Dira-t-on que celle-ci ne persiste pas moins, et qu'avec ou sans l'appui de l'étymologie, le moyen âge reste le nom légitime d'une époque intermédiaire?

Nous répondrons que rien n'est plus faux,

---

(3) « L'homme peut-être qui, dans les temps grossiers qu'on nomme du moyen âge, mérita le plus du genre humain, fut le pape Alexandre III. » Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. 27. Wieland dit *mittlere Zeiten*. Goethe emploie concurremment *Mittelalter* et *mittlere Zeit*. V. Grimm. *Woerterbuch der deutschen Sprache* s. v. *Mittelalter*.

(4) Les cinq premières éditions du dictionnaire de l'Académie française contiennent au mot moyen âge l'article suivant :

« On appelle autheurs du moyen âge, les autheurs qui ont écrit depuis la décadence de l'empire romain jusque vers le dixième siècle ou environ. »

C'est seulement dans la 6e édition (1835) qu'on lit : « Moyen âge, le temps qui s'est écoulé depuis la chute de l'empire romain, en 475, jusqu'à prise de Constantinople par Mahomet, en 1453. »

que rien n'est moins justifié au point de vue historique. Loin qu'il soit intermédiaire entre la civilisation antique et la civilisation moderne, le moyen âge est lui-même le commencement de la civilisation moderne. Loin qu'il faille faire descendre le point de départ de celle ci aussi bas que l'époque de la Renaissance, il faut constater au contraire qu'elle sort du christianisme, et que son berceau doit être cherché aussi près que possible de la crèche de Bethléem. Elle commence au moment où, la civilisation païenne de Rome se trouvant par terre, il fut possible d'édifier sur ses ruines des sociétés nouvelles, qui se trouvèrent être, par leur principe sinon par leurs éléments matériels, des sociétés chrétiennes.

Ces sociétés subsistent toujours sur la base qu'elles reçurent alors, c'est-à-dire celle de la morale du christianisme. Inaugurées par les siècles qu'on dit du moyen âge, elles sont continuées par ceux qu'on appelle modernes et contemporains. Nous sommes les héritiers du moyen âge, et non pas, comme on le dit, les fils de la Grèce et de Rome. On a tant perverti nos idées à ce sujet, pendant que nous faisions nos humanités, qu'il est nécessaire de prouver une vérité aussi évidente.

Nous la prouvons.

Tout ce que la société moderne possède de durable et de fécond en fait d'institutions comme en fait d'idées, plonge ses racines dans les flancs mystérieux de ces premiers siècles chrétiens.

Le moyen âge a brisé l'unité impériale du monde et lui a substitué les nationalités modernes. Ces nationalités vivent toujours, et le XXe siècle, comme le XIXe, n'aura pas de tâche plus haute que celle de veiller à leur prospérité et à l'entretien de leurs bonnes relations mutuelles.

Le moyen âge a créé les langues modernes, par lesquelles il a insensiblement éliminé le latin; ces langues, nous les parlons encore et elles ont acquis, de nos jours, une valeur d'ordre idéal qu'elles n'avaient jamais eue.

Le moyen âge a embrassé la foi chrétienne avec amour et a combattu pour elle sur tous les terrains et avec toutes les armes : est-ce que cette foi n'est pas encore aujourd'hui la reine du monde, et peut-on dire qu'en dehors de la conception chrétienne de l'univers, il y en ait une qui soit incarnée dans un corps aussi grandiose que l'Église, ou qui se soit manifestée par une fécondité plus éclatante ici bas?

Le moyen âge a fait de la papauté l'insti

tution la plus respectée de l'univers : croit-on que la papauté de nos jours soit très déchue de ce rang, et quelle puissance peut se vanter d'être supérieure à la sienne?

Le moyen âge a inauguré la distinction du spirituel et du temporel, et ce grand principe, découlant d'une parole évangélique, a renouvelé jadis et entretient aujourd'hui l'esprit politique et social du monde civilisé.

Le moyen âge a fondé la monarchie constitutionnelle et le gouvernement représentatif, deux choses ignorées de l'antiquité et qui sont, pour les peuples modernes, les conditions indispensables de leur existence politique.

A l'ombre de ces libertés publiques garanties par le pacte entre le prince et les sujets, le moyen âge a fait fleurir toutes les formes de l'association, depuis la commune jusqu'à la corporation de métier, et il nous a légué des modèles auxquels, à travers tant de révolutions, nous ne cessons de revenir.

Son art est redevenu le nôtre; ce titre de gothique que l'on infligeait à son architecture pour la flétrir, nous le lui accordons comme un titre de gloire, et nous nous inspirons aujourd'hui de ces œuvres pour lesquelles nos devanciers n'avaient que du mépris.

Sa poésie nationale, que les législateurs du Parnasse se faisaient gloire de ne pas connaître, prend dans nos sympathies, dans nos études, dans notre admiration une place de plus en plus grande, et il y a longtemps que Roland à Roncevaux a remplacé Achille dans l'imagination de la jeunesse qui chante et qui rêve.

Tout, en un mot, notre foi religieuse et nos idées politiques, notre nationalité et notre langue, notre esthétique et notre économie sociale, tout nous est commun avec le moyen âge et nous sépare de l'antiquité. Nous sommes ses héritiers; l'œuvre que nous continuons, c'est la sienne et non celle de la Renaissance.

Et s'il y a une époque qui mériterait le nom de moyen âge au sens étymologique du mot, n'est-ce pas précisément la Renaissance elle-même, qui a ouvert dans l'histoire des peuples modernes une parenthèse aujourd'hui fermée ou sur le point de l'être? Les idoles de la Renaissance ne sont-elles pas détrônées aujourd'hui, et ne nous éloignons-nous pas de son idéal autant que possible? Nous ne voulons plus de l'absolutisme royal, ni de la centralisation qui en est la suite; nous répudions avec énergie le fameux principe du XVIe siècle : *Cujus regio ejus religio,*

qui n'est lui-même que la traduction de l'oracle d'Ulpien : *Quod principi placuit legis habet vigorem.* En matière d'art et de littérature, nous avons formellement rompu avec la classicisme et nous retournons aux traditions nationales, aux sources de l'inspiration populaire et chrétienne. Et cette conception toute païenne de la vie, qui faisait graviter l'âme tout entière sur ces deux pôles : la volupté et la gloire, le génie moderne l'a répudiée aussi : il assigne comme mobile aux efforts individuels le sentiment de la solidarité humaine et un amour désintéressé du progrès social.

A tous ces points de vue, nous tendons la main à nos ancêtres du moyen âge par dessus la Renaissance, et nous rentrons dans les sentiers d'où elle nous a fait sortir.

Est-ce à dire que, réagissant contre un excès par un autre, nous songions à nier les bienfaits dont nous sommes redevables à la Renaissance et à jeter hors du trésor de la civilisation la part qu'elle y a apportée? Non, sans doute. L'humanité n'a pas le droit de se mutiler elle-même, et elle doit accueillir avec reconnaissance toute œuvre qui contribue à augmenter sa puissance intellectuelle et morale. Or, la Renaissance a été un des plus splendides phénomènes

intellectuels qui aient brillé dans l'histoire; elle a déployé une telle richesse de génie, elle a si prodigieusement élargi notre horizon qu'elle méritera toujours, à ce titre, l'admiration et la reconnaissance de la postérité.

Seulement il faut bien remarquer que, sous ce rapport, elle n'a pas été une révolution ou une résurrection, comme son nom semblerait le dire, mais plutôt le point culminant du développement séculaire par lequel, sortant des langes de l'enfance, le moyen âge arrivait à force de courage et d'énergie aux régions lumineuses. C'est bien la société du moyen âge qui, après des siècles de tâtonnements intrépides, parvient enfin à saisir et à garder les biens les plus précieux, franchit le cap des Tourmentes, découvre le Nouveau Monde, invente l'imprimerie, retrouve les richesses enfouies de la civilisation antique. Il y a là toute une efflorescence sociale dont l'humanisme n'est qu'une des manifestations; il y a là l'épanouissement joyeux d'une plante robuste. Mais avant que, dans son dernier effort vers la lumière, elle eût largement étalé toute son opulence, quelle poussée de la sève, quel patient et obscur travail de végétation!

Pour ne citer qu'un exemple, la route des Indes ne fut pas découverte en un seul acte : il faudrait, pour faire l'histoire de cette grande conquête, raconter par quelles modestes entreprises de cabotage les Portugais se sont risqués d'abord le long des côtes de l'Afrique, comment ils les ont explorées de proche en proche, s'avançant d'un promontoire à l'autre, et quelle somme d'énergie, de science et d'audace dut être capitalisée ainsi avant qu'il pût venir à un homme de génie l'idée de se lancer hardiment sur l'insondable immensité de l'Océan.

Et pour l'humanisme lui-même, ne le voyez-vous pas qui se rattache au moyen âge par une série ininterrompue de chaînons qui va de Nicolas V à Pétrarque, de Pétrarque à Dante et de Dante à Charlemagne, sans qu'il y ait jamais eu aucune solution de continuité dans la tradition littéraire des lettres classiques, et dans l'ardeur passionnée avec laquelle elles ont été cultivées? (1)

Envisagée à ce point de vue, la Renaissance, c'est donc encore le moyen âge, c'est la fille et l'héritière légitime des siècles

(1) V. Ozanam, *Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle, Discours préliminaire.*

antérieurs, et nullement l'étrangère qui vient jeter sur le marché des peuples européens les richesses d'un monde nouvellement retrouvé. Il y a sans doute, dans la Renaissance, quelque chose de nouveau que le moyen âge a ignoré, et c'est, je le répète, la conception païenne de la vie qui, à partir d'elle, a prévalu dans certains milieux lettrés. Mais cet élément a avorté comme une greffe mal venue sur un tronc vigoureux, et il est bien certain qu'il n'entre pour rien dans le progrès ultérieur de la civilisation. Par contre, tout ce qui, dans la Renaissance, a survécu, ce sont les éléments par lesquelles elle se rattache à la tradition catholique et populaire du moyen âge.

De ce que nous venons de dire, on peut déjà conclure que nous ne sommes pas de ceux, s'il en existe, qui croient que le moyen âge avait réalisé l'idéal d'une société et que le progrès pour notre siècle consiste à rétrograder vers lui. Non, il est bien permis aux peuples, comme aux individus, de se retourner avec un souvenir attendri vers les riantes années de leur enfance, sans qu'il faille pour cela les suspecter de vouloir redevenir enfants. Le moyen âge est l'époque de nos jeunes années; nous le saluons comme une enfance saine et vigoureuse, qui ne s'est pas étiolée

dans les ténèbres, qui ne s'est pas corrompue dans une atmosphère viciée, mais qui a grandi libre et fière au soleil, s'abreuvant de lumière et de grand air, et qui nous a légué la vigoureuse constitution dont jouit aujourd'hui notre société. Nous féliciter de celle-ci, c'est proclamer la richesse du sang que nous tenons de nos ancêtres.

Après cela, il est juste de reconnaître que nos premiers siècles ont eu les défauts inhérents à toutes les enfances. Le tempérament social de cet âge a péché par une exubérance de fougue et par un manque de discipline qui se traduisait souvent en éclats violents, et une barbarie mal domptée y apparaît, même aux heures les plus belles, dans les manifestations de la vie individuelle et publique. Nos pères ont été trop souvent égarés par l'imagination, ils ont été trop souvent le jouet d'un idéalisme tellement absolu, que parfois il semblerait qu'ils ont vécu en plein rêve. Ils n'avaient pas assez de confiance dans leur raison; ils répétaient trop volontiers le *magister dixit*, ils se soumettaient trop facilement à des autorités intellectuelles respectables sans doute, mais qui les empêchaient parfois de penser par eux-mêmes. Ils étaient d'ailleurs trop inexpérimentés pour apprécier à sa valeur la civilisation dont ils jouissaient;

avec une naïveté presque tragique, ils ont consenti à échanger leurs trésors contre la fausse monnaie des novateurs de tout genre.

Ces défauts sont graves et nous nous en sommes dépouillés en partie au cours des siècles, peut-être pour en contracter d'autres qui ne valent pas mieux. Mais, encore une fois, avec ses qualités et ses défauts, le moyen âge, c'est nous-mêmes, tels que nous avons été autrefois et tels que nous sommes encore en partie aujourd'hui, puisant nos inspirations dans l'Évangile et non dans le Digeste, préférant la Grande Charte à la *Lex Regia*, comprenant la chanson de Roland mieux que l'Iliade, et priant dans la Sainte Chapelle plus volontiers que dans le Parthénon. Et s'il fallait définir la société moderne, je dirais que c'est la société du moyen âge arrivée à sa maturité.

Ceci m'amène à ma conclusion.

A proprement parler, il n'y a pas de moyen âge.

Ce nom provisoire, que les dictionnaires de l'avenir ne connaîtront pas, ne désigne en réalité que la jeunesse du monde moderne La chaîne d'or qui relie entre eux tous les siècles chrétiens ne connaît pas de solution de continuité, et tout ce qui constitue les éléments de notre civilisation jaillit des sources de vie

inépuisables ouvertes par le christianisme depuis dix-neuf siècles. Il n'y a pas de moyen âge; il y a une société moderne identique à elle-même depuis son origine, et qui est la fille de l'Évangile. Dans ce sens, j'admets volontiers, avec l'historien anglais Freeman (1), que les lignes de démarcation tracées par les calculs des chronologistes n'ont qu'une valeur formelle et purement pédagogique, chaque période étant déjà contenue dans celle qui la précède et se retrouvant encore dans celle qui la suit.

Mais j'ajoute immédiatement que cette règle comporte une exception transcendante et unique. Il y a une ligne de faîte qui partage en deux versants l'histoire de l'humanité, c'est celle qui porte à son sommet la croix de Golgotha. Pourquoi? Parce que c'est là qu'a retenti le *Fiat Lux* d'une seconde création, c'est de là qu'est descendue sur le monde la loi nouvelle d'une nouvelle civilisation, le *mandatum novum* que le Christ lui-même a voulu appeler de ce nom. Le jour où il a été dit à l'individu : » Aimez Dieu par dessus toute chose et votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu »,

---

(1) Freeman. *The Methods of historical study.*

au citoyen : » Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César », à l'État : » Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice », ce jour a surgi une nouvelle morale, un nouveau droit public, un nouvel idéal social. Jetée dans le sein de l'humanité comme un ferment mystérieux, la parole créatrice l'a travaillée et pénétrée toute entière, et tous les renouveaux de justice et d'amour que de siècle en siècle nous voyons se produire au milieu d'elle, ne sont que le fruit de cette merveilleuse fermentation : *Simile est regnum cœlorum fermento quod acceptum mulier abscondit in farinae satis tribus donec fermentatum est totum* (1).

C'est depuis le jour où le christianisme lui a mis en main sa boussole et lui a indiqué son étoile polaire que commence pour l'humanité une vie qui vaut la peine d'être vécue, et dont il semble que le poète antique ait eu l'obscur pressentiment quand il inscrivait au frontispice du monde nouveau ce vers grandiose :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Alors commence la solennelle procession

(1) Évangile s. S. Mathieu, XIII, 33.

des siècles chrétiens, s'acheminant à la suite de la croix dans la direction de l'avenir.

Vexilla Regis prodeunt
Crucis fulget mysterium.

Et depuis qu'elle est née, la société chrétienne travaille, avec des vicissitudes diverses, à la réalisation de son sublime idéal. Les siècles du moyen âge ont commencé l'œuvre, les siècles dits modernes les ont suivis, et notre temps, continuateur des uns et des autres, continue leur tâche pour la léguer inachevée aux siècles futurs.

Car l'édifice de la civilisation chrétienne est semblable à ces grandioses cathédrales gothiques dont des architectes de génie n'ont pu que tracer le plan et jeter les fondements, sans avoir eu la joie de voir leur noble pensée réalisée ici-bas. Les générations sont venues, elles se sont succédé au pied de l'édifice; elles l'ont continué avec amour, y versant tout ce qu'elles avaient de talent et de richesse, tantôt rivalisant de génie avec le maître inspiré, tantôt faisant disparaître les lignes maîtresses sous la profusion des fleurs dont les couvrait leur enthousiasme, tantôt encore trahissant par la sécheresse ou par l'extravagance de leur travail la crise que l'idée chrétienne tra-

versait dans leur art, si bien que le vénérable monument porte sur sa face éternelle l'empreinte de toutes ces éphémères prédilections esthétiques. Bien plus, dans cette longue suite de générations, il y a eu des instants où la fatigue s'est emparée de la main, où le doute a paralysé les courages et où les matériaux ont dormi à pied d'œuvre, si bien que la légende s'en est mêlée, affirmant, comme à Cologne, que l'édifice ne serait jamais achevé parce que le diable ne voulait pas.... Et cependant il a été achevé, et il trône aujourd'hui dans l'azur,

> Alter Uhu, dir zum Trotze,
> Dir und deinen Laesterungen ! (1)

Il en sera de l'édifice de la civilisation catholique comme du noble sanctuaire de Cologne. Lui aussi a vu les mains les plus diverses et les talents les plus opposés travailler à son achèvement, lui aussi a connu les temps d'arrêt pendant lesquels naissaient les légendes sinistres, lui aussi voit aujourd'hui de nouvelles légions d'ouvriers répandus sur ses flancs s'employer à faire monter

---

(1) F. Weber, *Dreizehnlinden.*

toujours plus haut la flèche sacrée. Nous avons le bonheur, Messieurs, d'être de ceux-là, et si petite que soit notre pierre, elle trouvera son emploi, car nous l'avons taillée selon le plan que le *maître de l'œuvre* nous a laissé.

FEB 2 1918

DUE NOV 29 '48

H 428.98.3
Qu'est-ce que le moyen age?
Widener Library 005886057
3 2044 087 964 482